

CINEMA

# Il faut sauver l'Amérique

Ils ont retrouvé Nemo, mais avec leur dernière production "The Incredibles", l'équipe de Pixar a décidément perdu la boule.

D'accord, c'est un hommage aux grands classiques de la bande dessinée. Et dans ces classiques, il y a forcément un super-héros qui sauve le monde, pardon, l'Amérique. "The Incredibles" a l'ambition de jouer avec les clichés (le gouvernement a forcé les super-héros de se retirer et de mener une vie tout à fait ordinaire), mais ne fait en définitive que remettre sur table le traumatisme du 11 septembre.

L'histoire est celle - éternelle - du combat entre le Bien et le Mal. Mister Incredible, le sosie d'Arnold Schwarzenegger, était jadis un des plus grands super-héros du monde, pardon, de l'Amérique, jusqu'à ce qu'il rattrape en pleine chute un homme suicidaire, qui n'avait pourtant aucune envie d'être sauvé. Depuis, Mister Incredible, de même que tous les autres héros, a dû se recycler en tant qu'agent dans une compagnie d'assurances où bien sûr il joue les Robin des Bois en essayant d'aider les moins privilégié-e-s au grand dam de son patron. Mister Incredible et sa famille, également pourvue de super-pouvoirs, souffrent de ne plus pouvoir mettre leur différence au profit de la communauté.

C'est là qu'intervient le Mal et donne au Bien la possibilité

de se profiler. Car Syndrome, un petit frustré mégalomane, très gros et très roux, veut se venger des souffrances endurées dans son enfance en échafaudant un plan machiavélique: il décide de lancer des avions sur une grande ville et de la faire ravager par un robot monstrueux. Heureusement le président du pays en question n'aura cette fois pas besoin de bombarder des régions inconnues un peu partout dans le monde, puisque

Mister Incredible et sa smala sont prêts à aller botter ses mitrailleuses au méchant robot.

Quelle déception pour le ou la spectateur/trice qui s'attendait à un petit chef-d'oeuvre comme "Finding Nemo" ou "Monsters, Inc.". D'abord, "The Incredibles" n'est pas drôle du tout. L'humour décapant qui faisait tout le charme des productions Pixar s'est envolé au profit de leçons morales douteuses. On croirait presque que Michael Bay (Pearl Har-

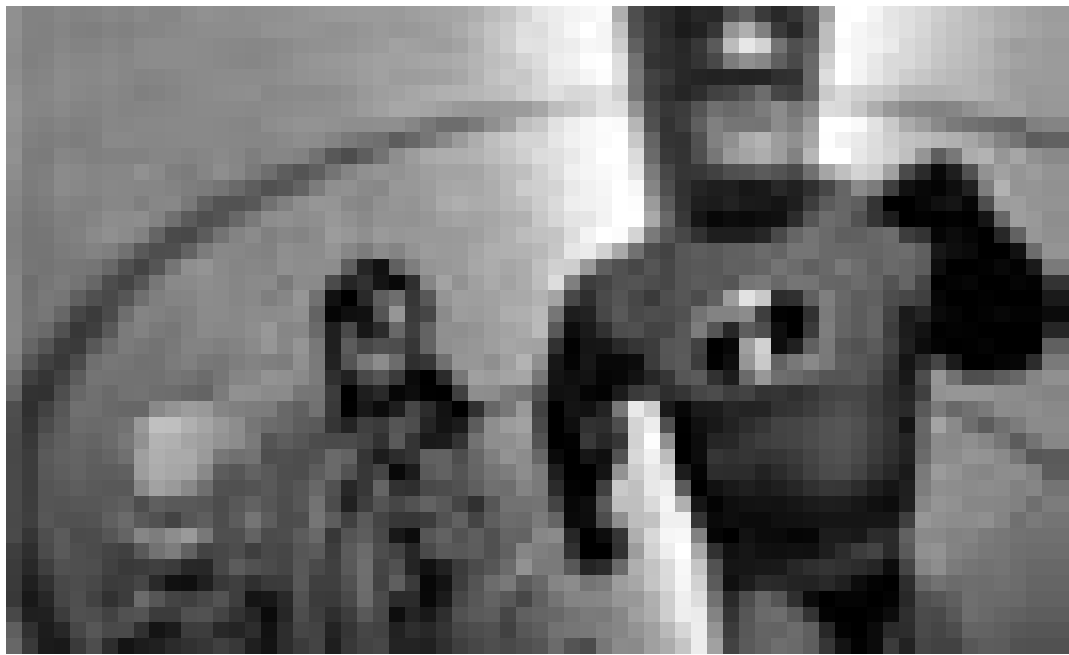
bor) serait aux commandes de ce film d'action "pixellisé" qui multiplie les effets spéciaux, les courses poursuites et les scènes de combat et ne génère pourtant aucun suspense. C'est comme du James Bond avec moins de Martinis et les bons sentiments en plus, ce qui veut dire qu'en fin de compte, cela ne présente aucun intérêt.

Pourtant le réalisateur Brad Bird avait signé l'excellent "The Iron Giant" en 1999, mais "The Incredibles" est à tel point dépourvu de tout second-degré qu'il fait penser à une de ces séries américaines mièvres comme "7 à la maison". Etrangement, pendant que le film clame haut et

fort les valeurs familiales, il contient également des séquences très violentes, qui font même sursauter un public adulte de par la légèreté avec laquelle elles sont présentées. Des bébés partent en feu, des super-héros se font déchiqueter en plein vol et tout cela dans une esthétique stérile et ultra-réaliste. Pourtant tout est bien qui finit bien: A la fin même Violet, la petite fille légèrement neurasthénique de la famille, finit par se mettre un bandeau rose dans les cheveux pour sortir avec le garçon de ses rêves.

On voudrait vraiment fouiller pour trouver une raison de défendre "The Incredibles", surtout que la plupart des critiques adorent le film. Mais fait est que, compte tenu des attentes après "Finding Nemo", la dernière production de Pixar est une gigantesque déception. Le message idéologique véhiculé y est certainement pour quelque chose. Même si l'on ne cède pas à l'anti-américanisme à outrance, "The Incredibles" doit paraître agaçant: lorsque les "Incredibles" sont menacés par le fou furieux et son armée volante, la mère de famille explique à ses enfants que, si c'est vraiment nécessaire, il faut se souvenir de ses forces et ne pas avoir peur de s'en servir pour se défendre. En regardant "The Incredibles", George W. a certainement dû se dire: "Des super-héros pour sauver l'Amérique - Comment ça se fait que nous n'y avons pas pensé plus tôt."

Claudine Muno



Dash, Violet et leur père Mister Incredible s'enfuient devant le méchant mégalomane Syndrome.

RELIGION

# Messias aus der Kurpfalz

Schwülstig, reaktionär - und mit dem untrüglichen Mut zur Peinlichkeit: Soulstar Xavier Naidoo kommt nach Luxemburg. Petingen ist gerettet.

Seine Lieder handeln von der Liebe, vom Gehen und Abschiednehmen. Vor allem aber handeln sie von Gott. Bekehrt fühlt sich Xavier Naidoo spätestens seit jenem einsamen Silvesterabend 1992, als er die Bibel aus dem Bücherregal seines Vaters zog. Zum gefeierten Popstar wurde der ehemalige Messdiener aus Mannheim und Sohn südafrikanischer Eltern Ende der 90er Jahre. Bis dahin hatte er sich nach einer abgebrochenen Kochlehre als Background-Sänger des Rödelheim-Hartreim-Projektes und von Sabrina Setlur bei dem Frankfurter Plattenlabel 3p des Produzenten Moses Pelham verdingt – neben diversen Jobs als Türsteher einer Discothek, als Boutiquenverkäufer und als Badehosenmodell.

Bereits Naidoos erste CD "Nicht von dieser Welt" (1998) schlug ein: "Eine Stimme, die in kleinsten Abstufungen und Nuancen Gefühle transportiert", schrieb die "Frankfurter Rundschau" begeistert. Das Album ging mehr als eine Million Mal über den Ladentisch und landete auf Platz eins der deutschen Charts. Der Song "Sie sieht mich nicht" war als Beitrag zum Soundtrack des Films "Asterix gegen Caesar" erfolgreich. MTV kürte Naidoo 1999 zum besten deutschen Sänger,

und die JurorInnen des Echo-Schallplattenpreises wählten ihn 2000 zum Künstler des Jahres. Im Stile eines Wanderpredigers hat der Mannheimer den Soul in Deutschland etabliert - eben mit jener Mischung aus Coolness und Inbrunst, die guten Soul ausmacht. Er lehre der behäbigen deutschen Sprache das Tanzen, lobpreiste der "Rolling Stone". Dass der Sänger mit seinen Texten mehrfach die Schmerzgrenze der Banalität übertrat, war dem Fachblatt wohl entgangen. Denn laut "Berliner Zeitung" hat Naidoo nicht nur alles falsch gemacht, was man nach den Regeln des Popgeschäfts falsch machen kann. "Haarsträubend peinlich", hieß es und: "Xavier Naidoo überrumpelt souverän sämtliche Vorurteile, und genau das macht ihn so unwiderstehlich."

In der Tat sind Naidoos Texte reaktionär und abgrundtief schwülstig: "Mein drittes Augenlicht, mein Land in Sicht - dafür lieb' ich dich." Oder: "Ich kann dich sehen, weil du heller scheinst als das Licht." Seine christlichen Erweckungslieder und "göttlich inspirierte Musik" sind geeignet für einen Bibelkreis. Das brachte ihm - verliehen vom "Spiegel" - den Beinamen "Jesus der Hitparaden" ein. Sein Plus: eine gehöri-

ge Portion Mut zur Peinlichkeit. Denn so einen wie Naidoo hatte es in der bis dato ausgehungerten deutschen Poplandschaft noch nicht gegeben. Statt fröhlichem Poser-Rap und Poetisch-Hintergründigem à la Hamburger Schule lieferte er das Bekennerklagen eines selbst ernannten Retters - und das garantiert ironiefrei: Die Kandidaten der ProSieben-Castingshow "Popstars" zerflossen jedenfalls in Tränen, als sie ein Naidoo-Stück singen mussten. Ein Beweis: Der Schwulst des Erlösers kommt an.

Für Moses Pelham wurde der Erweckungsbote aus dem

Rhein-Neckar-Raum dagegen zum Teufel in Person. Der Frankfurter Produzent berief sich auf einen Vertrag mit Naidoo von fünf Jahren Laufzeit und verlangte seinen Anteil. Den Prozess verlor Pelham vernichtend. Derweil ließ sich sein ehemaliger Schützling nicht von der Siegesstraße abbringen. Er trat unter anderem mit der Band Reamonn, dem Kabarettisten Michael Mittermaier und dem Schauspieler Ben Becker auf und sang mit Udo Lindenberg "gegen rechte Gewalt". Ende 2000 gründete Naidoo das 17-köpfige Projekt "Söhne Mannheims" und nahm das Album "Alles für den Herrn" auf. Der Menschenfischer fuhr auf der Überholspur. Dabei war er von der Polizei beim Autofahren ohne Führerschein ertappt worden.

Die erste CD "Zion" der Apostel-Kombo war zwar musi-

kalisch gelungen, textlich schienen Naidoo aber weiterhin von allen guten Geistern verlassen. Schlimmer konnte es kaum noch kommen: Er begann, den heiligen Berg Zion bei Heidelberg zu verorten und bezeichnete Mannheim als das neue Jerusalem. Okay, die nordbadische Industriestadt hat immerhin Gesangsstars wie Joy Fleming und den Fußballübervater Sepp Herberger hervorgebracht. Seit einiger Zeit beherbergt sie auch eine Pop-Akademie. Sonst ist Mannheim aber eher von grauer Tristesse. Ihr derzeit berühmtester Sohn betreibt ungeachtet dessen einen regelrechten Kult um seine Heimatstadt, die "Stadt des Herrn".

Trotz allem Missionsgehebe lässt sich der "Neger aus Kurpfalz" (O-Ton Naidoo) zu unchristlichen Gesetzesüberschreitungen hinreißen: Die Polizei beschlagnahmte in seiner Wohnung 50 Gramm Marihuana. Das brachte Naidoo nicht zuletzt den Ruf des kifenden Soul-Priesters ein: "Ich rauche eigentlich ziemlich viel Marihuana." Um der geballten Ladung Realität zu entrinnen, ließ er auch mal ein Konzert einfach sausen. Während seine Fans auf der Expo 2000 in Hannover warteten, war Naidoo in Tirol abgetaucht. Nächste Woche kommt er nach Petingen, um dort unplugged und "mit zwei Männern" zu singen. Ob der Retter zu Fuß über die Mosel wandelt, ist noch offen.

Stefan Kunzmann



Der "Spiegel" nannte ihn den "Jesus der Hitparaden": Xavier Naidoo.